Le travail du caoutchouc chez les Chacobo de Alto Ivon, Bolivie

Silvia BALZANO

Le présent article se propose de donner une vision claire de l'une des activités économiques les plus répandues chez les Chacobo (groupe linguistique Pano) de l'est de la Bolivie: l'exploitation du caoutchouc. L'enquête a été réalisée au sein du noyau de population Chacobo le plus important, c'est-à-dire celui de Alto Ivon (66° long. Ouest de Greenwich et 12° lat. Sud). Des emplacements voisins ont également été visités, tels ceux de Nucleo et de California, ainsi que les trois emplacements situés sur la rive droite du Rio Ivon, l'un des affluents du Béni [1].

Le quatrième emplacement qui se trouve sur les rives du Rio Yata n'a pas encore été visité, mais nous savons que cette région est plus conservatrice que Alto Ivon. En effet, la chasse et la pêche étant abondantes, les Indiens qui y résident ne sont pas obligés de pratiquer des activités autres que traditionnelles (voir carte, fig. 1).

Les matériaux à partir desquels nous avons travaillé ont été recueillis par Bormida et Califano au cours de deux campagnes réalisées en 1973 et lors d'une troisième que nous avons effectuée durant l'hiver 1980.

Les résultats de cette recherche sont exposés ici de la manière suivante: brève synthèse historique; description du travail dans les «siringales», c'est-à-dire dans les lieux d'exploitation du caoutchouc; enfin considération sur les contenus mythiques associés de près au travail du caoutchouc chez les Chacobo.

Actuellement, dans les trois noyaux de population de Alto Ivon, 70 indigènes et 15 blancs, sur un total de 250 individus, exploitent le caoutchouc. Il est intéressant de noter que le travail du caoutchouc n'a modifié qu'en partie l'économie traditionnelle et n'a pas eu d'incidence sur les activités agricoles, la chasse ou la pêche [2]. De fait, la subsistance journalière reste mieux assurée par l'économie traditionnelle que par les ressources provenant du travail salarié.

Il ne fait aucun doute que la population blanche est attirée dans la région par les avantages économiques qu'y procure le travail dans les lieux d'extraction du caoutchouc [3] et par l'abondance du latex [4].

Sa venue est accueillie favorablement par les jeunes de la communauté, ce qui n'est pas le cas des anciens qui semblent pressentir dans ce mouvement la détérioration progressive de leur patrimoine culturel. A cet égard, la migration vers la zone du fleuve Yata des quelques familles indigènes qui s'identifient le plus à leur culture traditionnelle est significative.

I. Aspects historiques de l'extraction du caoutchouc

L'étude des aspects historiques de la collecte du caoutchouc dans la région du Rio Ivon nous conduit à évoquer la conquête et la colonisation de l'est de la Bolivie. Dans son ouvrage intitulé «En busca de Eldorado» («A la recherche de l'Eldorado»), l'historien Sanabria Fernandez met en évidence trois moments clés de l'histoire de l'Amazonie bolivienne:

– le peuplement de Moxos: stimulé par la recherche du Paytiti, soit de l'Eldorado ou Empire d'Enin, qui débuta dès le XVI^{e} siècle;

– le cycle des «cascarilleros»: qui débuta vers le milieu du XIX^{e} siècle, avec l'extraction du quinquina *(Cinchona officinalis)*;

– le cycle du caoutchouc: dans la région du Béni, l'extraction du latex commença en 1976.

Lorsque l'intérêt des Européens pour le quinquina de Bolivie diminua, on pouvait se le procurer à meilleur compte en Asie et dans d'autres colonies, les «cascarilleros» (ouvriers chargés de la collecte du quinquina) du Haut Béni cherchèrent à se tourner vers d'autres activités. Or en 1860 avait commencé l'exploitation du caoutchouc sur les bords du Madeira, un affluent de l'Amazone. Cette nouvelle activité enthousiasma ceux qui venaient de perdre leur travail, de même que de nombreuses autres personnes originaires de la région de Santa Cruz, toujours avides d'aventures et de nouveaux horizons.

[1] Il existe un autre emplacement ancien appelé Motacusal, qui se trouve sur la rive gauche de l'Ivon; aujourd'hui, il n'est habité que par une famille Chacobo, le reste de la population étant créole.

[2] Si la chasse et la pêche ne sont pas pratiquées sur une plus grande échelle, c'est parce que l'avance destructrice de notre civilisation a exterminé la faune locale.

[3] Ces endroits où prolifère l'*Hévéa brasiliensis*, également connu sous le nom d'arbre à caoutchouc du Para, sont appelés «siringales».

[4] Il s'agit d'un liquide généralement laiteux, en général blanc, qui s'écoule des blessures de nombreuses plantes, dont les euphorbiacées (famille à laquelle appartient l'*Hévéa*), les eleais et autres.

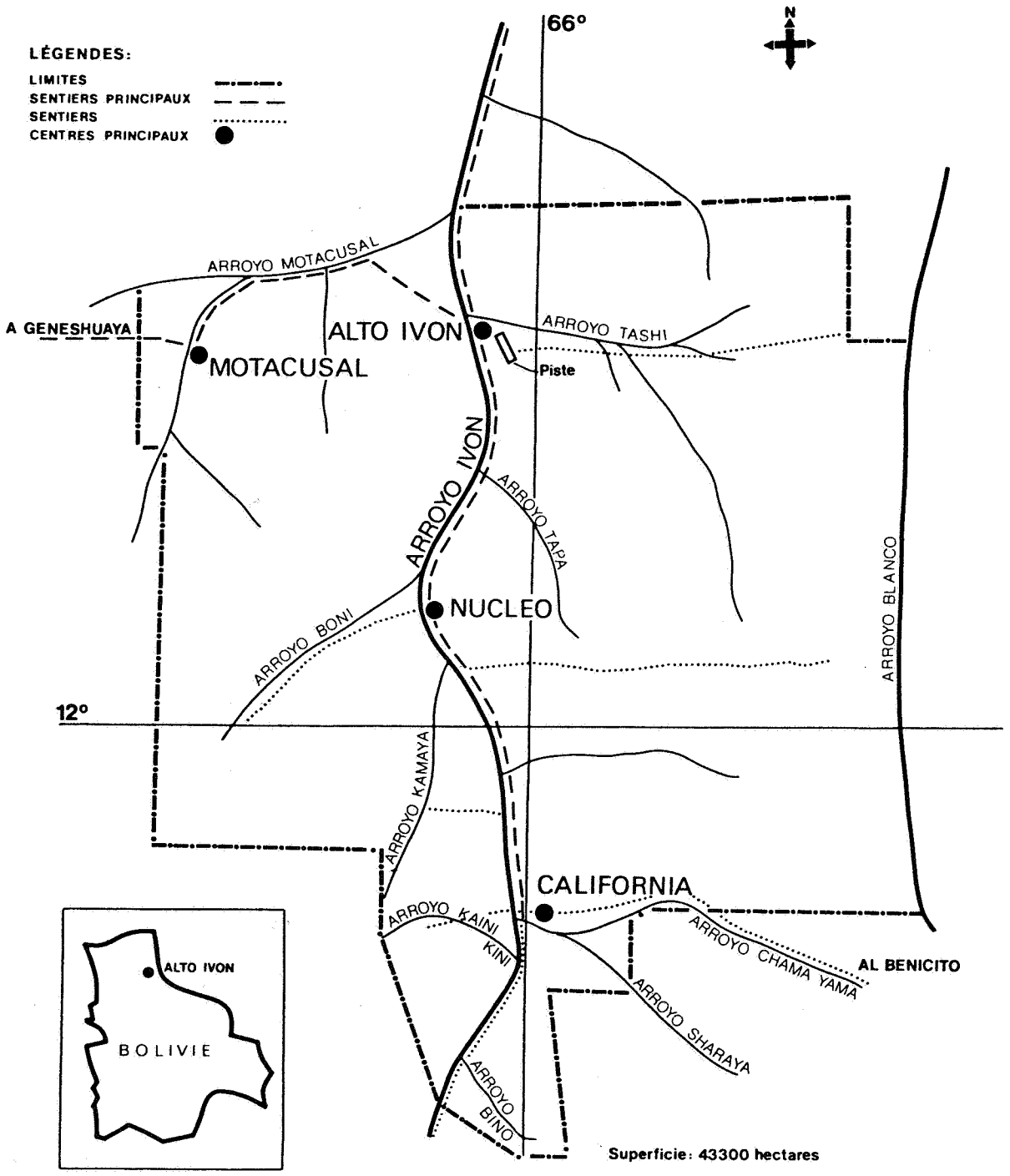


Fig. 1. Carte de localisation du Territoire des Chacobo du Rio Ivon. D'après un document du ILV.

Toutefois la politique extérieure maladroite du président Melgarejo (1864-1871) conduisit à la perte de l'immense territoire que baigne le Madeira, territoire qui resta aux mains des Brésiliens à partir de 1865. Les «siringueros» [5] boliviens qui avaient l'habitude de traverser cette région durent donc se replier vers le sud.

L'exploration du Haut Béni commença immédiatement et aboutit à la constatation que le caoutchouc de la région était plus abondant et de meilleure qualité que le brésilien. Mais l'exploitation ne prit vraiment de l'ampleur qu'après 1880, année où Heath découvrit la confluence des fleuves Béni et Madre de Dios, formateurs du Mamoré. En effet si avant cette date le transport du caoutchouc devait se faire par le Yacuma et le Mamoré, il était maintenant possible d'atteindre directement l'Amazone en empruntant le Béni. Ainsi, pas à pas, les «siringueros» boliviens conquirent-ils toute la vallée du Béni.

Dans le Rapport qu'il présenta en 1892 à la Société Géographique Italienne, Luigi Banzan décrit les procédés d'extraction et de traitement du latex à Reyes, un village très proche de Rurrenabaque. Or il est intéressant de noter que les méthodes rapportées sont encore utilisées de nos jours et ceci sans grandes modifications, comme le confirment les récentes descriptions faites par Heinz Kelm dans sa monographie sur les Chacobo.

Avec l'apparition du caoutchouc synthétique [6], l'industrie du caoutchouc s'est vue gravement menacée. Cependant, selon les informations des techniciens de la Station Expérimentale de Riberalta, qui consacrent leurs efforts à la culture de l'*hévéa* afin d'obtenir des résultats optimums de production, on observe actuellement un regain d'intérêt pour l'exploitation du caoutchouc naturel, fait qui s'explique notamment par la crise du pétrole.

II. Utilisations traditionnelles de l'Hévéa brasiliensis

La récolte commerciale du *karáma* [7] (= caoutchouc) [8] chez les Chacobo commença après leur installation au bord de la rivière Ivon. Dans sa publication consacrée aux coutumes et aux activités de ce groupe, Mariana Prost raconte ce que furent les débuts de ce qui allait devenir l'une des activités principales de Alto Ivon:

> «Le groupe avec lequel vivaient les Prost (Puerto Limones, sur le fleuve Benicito) resta environ dix ans dans cette région, au terme desquels les Chacobo montrèrent de l'intérêt pour le commerce du caoutchouc et élaborèrent des plans en vue de s'établir en des endroits où le latex était abondant. (...) Gilberto (Prost) alla visiter le groupe du Haut Rio Ivon et y rencontra un Bolivien qui lui offrit de lui céder ses intérêts, marché qui fut conclu presque aussitôt (...) Les Prost présentèrent au gouvernement une carte de la région où vivaient les Chacobo et, en leur nom, sollicitèrent du Gouvernement Suprême la cession légale de ces terres. Le Président de la République accéda largement à cette demande en 1965» (Prost; 1970: 62).

L'activité dans les «siringales» commença donc avec ledit achat à Gregorio Cuqui, les Chacobo ne faisant que continuer le travail qu'il avait abandonné.

Quoique jusqu'alors, ils n'aient jamais exploité le caoutchouc à l'échelle industrielle, les Chacobo, en bons connaisseurs de leur environnement, distinguaient déjà d'entre les arbres de la forêt les avantages que leur offrait l'*Hévéa brasiliensis*. Comme nous l'avons appris à travers une sorte de récit explicatif, les «hombres antiguos» *(hóni sírikato)* étaient arrivés à la découverte du latex d'une manière fortuite. Ils avaient observé que quand le pivert *(buíno)* picotait le *karáma*, il coulait de son écorce un liquide blanc comme du lait *(kára hënë)* qui s'accumulait au pied de l'arbre. Une fois coagulé et solidifié, ce liquide formait une pâte *(pú?i)*, qui, lorsqu'on l'allumait, répandait une bonne lumière. Cette utilisation de l'hévéa est l'une des plus traditionnelles et des plus répandues. Les Chacobo avaient également l'habitude d'envelopper le *karama pu?i* dans des feuilles de *patojú (Heliconia sp.; mánë)* afin d'éviter qu'il ne se consume rapidement. On l'utilisait aussi dans la fabrication du *komëno*, un instrument de musique employé par les seuls *yóbëka* (chaman) lors des fêtes du Maïs et de la Yuca ou à l'occasion des cérémonies d'initiation des femmes. Cet instrument est un tambour constitué d'un récipient globulaire en poterie, avec membrane en latex. Pour la fabriquer, les Indiens faisaient une incision dans l'écorce de l'arbre et recueillaient le liquide dans une calebasse, puis ils l'étalaient sur une surface lisse jusqu'à ce qu'il sèche. La plaque de caoutchouc ainsi formée était placé sur le récipient en poterie et étirée jusqu'à ce que l'on obtienne une bonne résonance; puis on la fixait sur le récipient à l'aide de lanières également en latex. La baguette était en latex solidifié dans un moule de poterie.

Par ailleurs certaines sources font allusion à l'emploi du *karáma* dans la fabrication des balles *(wi?iniba)*. Hommes et femmes participaient à ce jeu qui consistait, pour chacun des groupes, à garder la balle en sa possession, et donc à éviter que les adversaires ne s'en emparent. Selon d'autres auteurs, cette activité ludique n'aurait été pratiquée que par des personnages de la mythologie, la population n'y aurait pas participé [9]. Enfin, et comme nous le verrons par la suite, la mythologie rend compte également de l'existence du *karáma hiwi* (= arbre à caoutchouc). Cette problématique fera l'objet d'un examen particulier en fin d'article.

[5] Les «siringueros» sont les ouvriers chargés de la récolte du latex de l'arbre à caoutchouc ou «siringa». Dans le présent article, le terme «siringa» est utilisé comme synonyme d'*Hévéa brasiliensis*. Au Brésil, l'arbre est désigné sous le nom de «seringueira» et au Pérou de «jeba». Toutes les expressions qui correspondent au jargon des «siringueros» seront mises entre guillemets. L'extraction du caoutchouc ayant commencé au Brésil, il n'est pas étonnant que le bagage de connaissances y relatives ait émigré avec le lexique brésilien correspondant.

[6] A ce sujet, Cardenas nous donne les précisions suivantes: «Après le premier essor de l'exploitation de notre caoutchouc, on vit naître sur le Béni une industrie d'articles de caoutchouc non-vulcanisé, et qui par conséquent duraient peu. Aux alentours de 1921, nous avons vu à Rurrenabaque, Ibon, Riberalta, etc., des chaussures, ponchos, portefeuilles en caoutchouc fort bien confectionnés. Les ponchos gommés eurent beaucoup de succès lorsque les voyages se faisaient à dos de mulet, car ils protégeaient largement le cavalier et sa monture» (Cardenas 1969: 296).

[7] En ce qui concerne la transcription linguistique, nous avons suivi les indications fournies par Prost dans son article: «Fonemas de la lengua Chacobo». Il faut se rappeler que le symbole «?» représente une occlusion glottale, «ch» une afriquée alvéolopalatale, «sh» une fricative sourde alvéolopalatale, «s» une fricative sourde uvulaire, et enfin, «ë» une vocale haute postérieure non ronde.

[8] Pour désigner l'*Hévéa*, les Chacobo utilisent le terme *karáma hiwi* (arbre à caoutchouc) ou *karáma* simplement. Cette dernière expression désigne également le produit de l'arbre.

[9] Le récit mythique auquel nous faisons référence traite du mariage d'un Chacobo avec la femme Lune. Son mari réussit à la surprendre alors qu'elle se baignait dans un

III. Travaux préalables à l'extraction

Examinons tout d'abord quelles sont les tâches que le «siringuero» *(kára nó?iria)* doit accomplir préalablement à toute activité d'extraction. Il commence par repérer les arbres à caoutchouc afin de tracer une «estrada» ou «route» *(kára bá?i)* qui n'est autre que le chemin reliant les arbres en question. Cette tâche est loin d'être facile, car l'Hévéa ne croît pas en colonie, mais dispersé parmi les autres essences de la forêt; bien que l'arbre à caoutchouc ou «siringa» soit facilement reconnaissable à la forme ou au brillant de ses feuilles, il est quasi indispensable que la «route» soit tracée par plusieurs personnes ayant de l'expérience. Dans le jargon des «siringueros», ces gens sont désignés sous le nom de «matero» et de «rumbeador». Le «matero» *(kára mëra áina)* est chargé de repérer les arbres et le «rumbeador» *(kára mésti aína)* de débroussailler le terrain afin que l'on puisse aisément retrouver les sentiers *(ba?i)*. Le «matero» va devant et observe attentivement la végétation. Lorsqu'il aperçoit deux ou trois arbres à caoutchouc assez proches les uns des autres – 20 à 25 mètres – il frappe sur l'un d'eux pour signaler au «rumbeador» qu'il peut commencer à faire la piste. Une fois parvenu à l'endroit signalé par le «matero», le «rumbeador» attend jusqu'au prochain signal, et c'est ainsi que peu à peu se forme l'«estrada», la «route».

On s'efforce de donner à la route un tracé circulaire, de telle sorte que le premier et le dernier arbre se trouvent en un même endroit. Les Chacobo appellent cet endroit *kára chitostí*, ce qui veut dire «principal». Toutes les routes reconnues à Alto Ivon sont circulaires *(táka tsámi náka karáma)*; ce type de tracé porte le nom de «gomal de mancha»; l'autre tracé qui est appelé «gomal de surco» *(básí básí ká karáma)*, décrit une ligne droite. Ce dernier type comporte des inconvénients, car l'indigène doit marcher beaucoup plus qu'il n'est nécessaire puisque, après avoir disposé les récipients qui recevront le latex, il doit revenir à son point de départ.

Bon nombre de «materos» caraiana, soit créoles [10], ont l'habitude d'utiliser des boussoles pour s'orienter; les Chacobo, eux, ont recours à leurs pratiques traditionnelles qui consistent à ficher en terre deux bâtons assemblés en forme de croix: d'après la position du soleil et le déplacement respectif du cadran, ils savent exactement quelle direction prendre. Les plus anciens des Chacobo se passent de toute aide et délimitent eux-mêmes le tracé des «routes». Chaque *kára bá?i* compte 80 à 120 arbres; il existe également des «routes» plus petites, mais elles sont rares. Un *kára nó?iria* possède deux ou trois «routes», exceptionnellement quatre. Au cours de sa visite aux Chacobo de Alto Ivon en 1970, Kelm (1972; 174) affirme que l'usage courant pour un «siringuero» est de posséder deux «estradas», ce qui révèle bien l'accroissement qu'a connu cette activité avec le temps.

Les «estradas» ou «routes» peuvent se trouver près du lieu de résidence habituelle – 2 à 4 heures – ou bien suffisamment distantes pour qu'il soit nécessaire de changer de résidence durant la période de la collecte. L'endroit où est établie la nouvelle résidence s'appelle «centro» *(kára shóbo)*; c'est là que le «siringuero» s'alimente, se repose et termine la préparation de la «bolacha» (voir plus loin). Il va s'établir à son «centro» avec toute sa famille et retourne à sa résidence permanente dès que la récolte est terminée. D'autres préfèrent s'installer définitivement dans le *kára shobo* et ne visitent le noyau de population principal – Alto Ivon – que pour se ravitailler, apporter le produit de leur travail, ou encore saluer leurs parents.

Les «centros» sont disséminés sur les 43 000 hectares attribués par le gouvernement aux Chacobo (voir carte, fig. 1). Malheureusement, bien qu'il ait été chargé de développer le commerce de caoutchouc, Rabi Ortiz n'a pas su nous renseigner sur le nombre de «centros», ni sur leur répartition.

Une fois la «route» tracée, l'étape suivante consiste à «etinchelar» *(tichéla áma áina) kára bá?i*, c'est-à-dire à poser les «tichelas» le long de la «route». Les «tichelas» sont des godets en fer-blanc d'environ un quart de litre, très légers, de forme conique et dont le fond est tronqué. Ces récipients recevront le latex.

Chacun de ces récipients est placé en position retournée sur le tronc d'un petit arbre, préalablement émondé, se trouvant très près de l'hévéa *(karáma híwi)*. On commence alors l'opération qui consiste à «compartir» l'écorce de l'arbre, c'est-à-dire à tracer les lignes conductrices qui délimiteront la zone à saigner. Ces lignes sont parallèles et sont appelées «maestras»; elles sont tracées à l'aide d'un couteau spécial *(kára wishatí)*, également connu sous le nom de «machadiño». Ce couteau est pourvu d'une lame en fer aiguisée, à laquelle on donne la forme d'un U, après l'avoir ramollie dans le feu. Le manche est en bois et mesure de 50 à 60 cm de long. On commence par tracer les lignes à partir d'une hauteur de deux mètres environ et jusqu'à la racine. On appelle «reaccion» la section comprise entre les deux «maestras». Chaque «reaccion» mesure de 30 à 40 cm. Entre chaque «reaccion», on laisse un espace libre (sans inciser) de 25 à 30 cm. Le nombre de «reacciones» dépendra naturellement de la grosseur de l'arbre, ainsi que de sa texture et de sa conformation, puisque, par exemple, les parties trop rugueuses ou présentant des cavités ne peuvent pas être incisées.

Une fois que les godets «tichelas» ont été déposés le long de la «route» et que les lignes ont été tracées, on peut commencer à inciser le jour suivant. La première entaille que l'on pratique sur l'arbre est désignée sous le nom de «desangrado» *(kewi wisha aina)*; la première saignée et les suivantes doivent se faire avec beau-

ruisseau: il observe qu'elle enlève son cuir chevelu pour le laver. Soudain elle plonge dans l'eau et disparaît. Son mari plonge derrière elle et arrive jusqu'à la maison de la famille de sa femme: ses parents jouent à la balle. L'homme participe au jeu, mais lorsqu'il reçoit la balle, qui est de grande dimension, son corps part en morceaux. Sa femme le reconstitue, mais il ne reprend plus sa forme initiale. A nouveau il essaie de jouer, et pour la deuxième fois, son corps se disloque. La femme Lune réussit à le recomposer. Et ainsi de suite jusqu'à ce que l'homme rapetisse et devienne un enfant.

[10] Dans l'est de la Bolivie, on appelle «caraiana» les membres de la population créole.

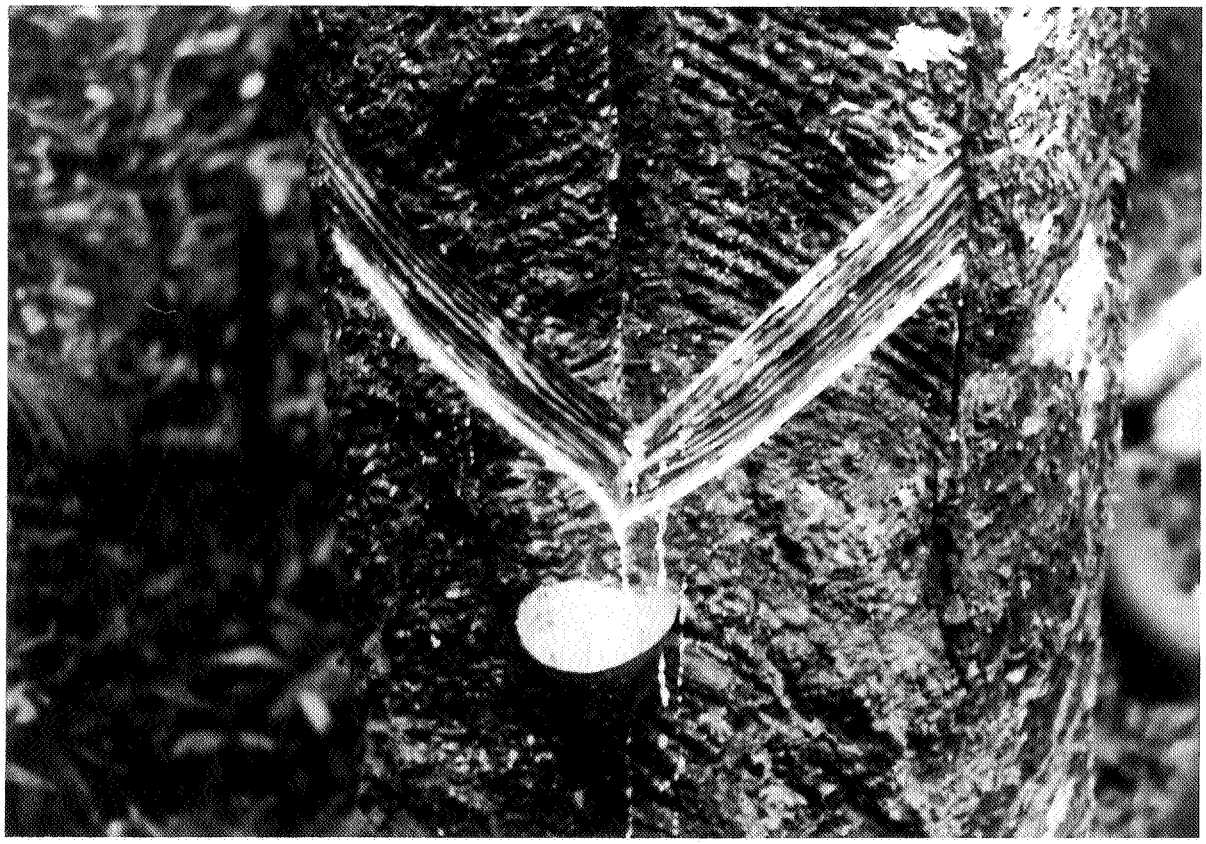


Fig. 2. Incision en forme de V pratiquée sur un hévéa et godet «tichela» dans lequel s'écoule le latex. Photo de l'auteur.

coup de soin, en incisant uniquement l'écorce et en évitant de couper l'intérieur de l'arbre, ce qui contribuerait à l'abîmer rapidement [11]. Le «siringuero» appuie la lame du couteau sur l'une des «maestras» et la fait glisser obliquement vers le bas, jusqu'à ce qu'il arrive à la moitié de la «reaccion»; ensuite, il appuie le couteau sur l'autre «maestra» et la fait glisser de nouveau jusqu'à la moitié de la «reaccion», de sorte que les deux saignées sont unies par leur sommet, et forment un V. Les Chacobo appellent ce type d'entaille *pishi ravékato* (= sur les 2 côtés).

Il existe un autre type d'entaille appelé «bandera» *(pishi wiskato)* (= entaille sur le côté). Dans ce cas, le *kára nó?iria* glisse le couteau depuis l'une des «maestras» obliquement vers le bas, en allant de la gauche vers la droite, jusqu'à ce qu'il arrive à l'autre «maestra». Selon que l'arbre aura ou non été saigné antérieurement, on choisira l'un ou l'autre type d'entaille. Il faut alors prendre garde à ne pas inciser au même endroit.

En ce qui concerne la durée de vie d'une «route», on estime qu'une «reaccion» dure entre 6 et 8 ans, après quoi, on pourra continuer à saigner les espaces libres pendant quelques années. Si l'hévéa ou «siringa» a été soigneusement saigné, les premières «reacciones» peuvent être à nouveau saignées car les «heridas», c'est-à-dire les anciennes blessures, auront disparu. Selon les informations d'un «siringuero» caraiana, une «estrada» peut être exploitée pendant quatre ans. Après, il est nécessaire de la laisser se régénérer pendant au moins cinq ans avant de recommencer. On ne connaît pas la durée de vie productive de l'arbre à caoutchouc.

IV. L'activité journalière du Kára nó?iria ou «siringuero»

Voyons maintenant l'activité journalière du «siringuero». Il commence son travail entre quatre et cinq heures du matin. Il y a plusieurs raisons à cela: tout d'abord, les Chacobo ont l'habitude de se lever à l'aube, la plupart d'entre eux ayant leurs «estradas» à deux ou trois heures de marche de l'endroit où ils résident et la température pouvant atteindre 30 degrés ou plus vers midi. Enfin, selon ce qui nous a été rapporté, la coulée du latex est plus abondante aux premières heures du matin.

Les outils qu'emporte le «siringuero» sont les suivants: un seau, où il recueillera une partie du latex, un couteau *kára wishati*, un sac en toile gommée (*kára sóta*), un «marico» qui est une sorte de sac à dos en toile de coton *(śota)* et un fusil de chasse (*tooti*), car si d'aventure l'indigène croisait du gibier en chemin, il n'hésiterait pas à abandonner son travail pour le poursuivre

Lorsqu'il est arrivé à *kára chitoshi* (= le principal), le «siringuero» incise soigneusement l'écorce

[11] Le latex se trouve dans les canaux lactifères, entre l'écorce et le cambium. L'incision doit être faite sans pénétrer dans le délicat cambium, sinon l'arbre dépérit.

du premier arbre et le latex commence aussitôt à couler goutte à goutte; il place alors rapidement le godet qui a été déposé sur un tronc à quelques centimètres de là. Comme ce récipient a des bords très affilés, on peut l'accrocher facilement dans l'écorce de l'arbre, de sorte qu'il y reste suspendu (fig. 2). Si la grosseur du *karáma* a permis plus d'un «desangrado» ou incision initiale, le «siringuero» pratique une deuxième entaille sur l'autre «reaccion» et place un autre godet, et ainsi de suite, selon la quantité de «reacciones» que supporte l'arbre [12]. Il passe ensuite au deuxième arbre, en effectuant la même opération, puis au troisième, pour arriver finalement au premier arbre qu'il a saigné. Cette tâche lui prend 3 à 4 heures. Il se repose alors avant de procéder à la récolte, pour laquelle il utilise un seau d'une contenance de 4 ou 6 litres. Il verse le contenu de chaque «tichela» dans ce récipient et remet la «tichela» en place. Les godets «tichelas» sont vidés les uns après les autres. Lorsque le seau est plein, le «siringuero» en verse le contenu dans le sac en toile gommée. Pour éviter que le sac ne se renverse, il le dépose entre des baguettes en bois plantées en triangle dans le sol, et y verse le contenu du seau. Ensuite, il introduit le sac dans le «marico» qu'il met sur ses épaules pour l'amener chez lui. Il revient vers quatre heures de l'après-midi. La quantité de latex recueillie varie en fonction de l'époque de l'année – les mois où la production est la plus élevée étant juin et juillet – mais aussi en fonction du traitement qu'a reçu la «siringa», du nombre d'années pendant lesquelles l'arbre a été exploité et du nombre d'arbres bien évidemment. La production moyenne du latex se situe entre 10 et 15 litres par jour.

Une fois le latex récolté, l'étape suivante consiste à le «desfumar» *(kára hënë samoaki)*, procédé qui permet la coagulation artificielle et sa transformation en «goma fina», prête à être vendue sur le marché. Le «desfumador» se réalise dans le «buyon», qui se trouve en général à quelques mètres de la maison du «siringuero». Le «buyon» est une construction rectangulaire d'environ 4 mètres de long sur 3 mètres de large, et 1.70 mètre de haut. Le toit est en feuilles de patoju se chevauchant à la manière des tuiles et descendant jusqu'au sol. L'avant du «buyon» est toujours ouvert, l'arrière peut ne pas l'être. En ce qui concerne l'orientation de cette construction, il n'y a pas de modèle déterminé. Les «buyones» qui se trouvent en forêt n'ont pas de toit, seule la végétation les protège du vent.

Lorsqu'on pénètre dans l'une de ces constructions, on y trouve le «buyon» proprement dit, un «tendal» et un «toldo», le «mango» et la «planchera». Décrivons chacun de ces objets et voyons à quoi ils servent.

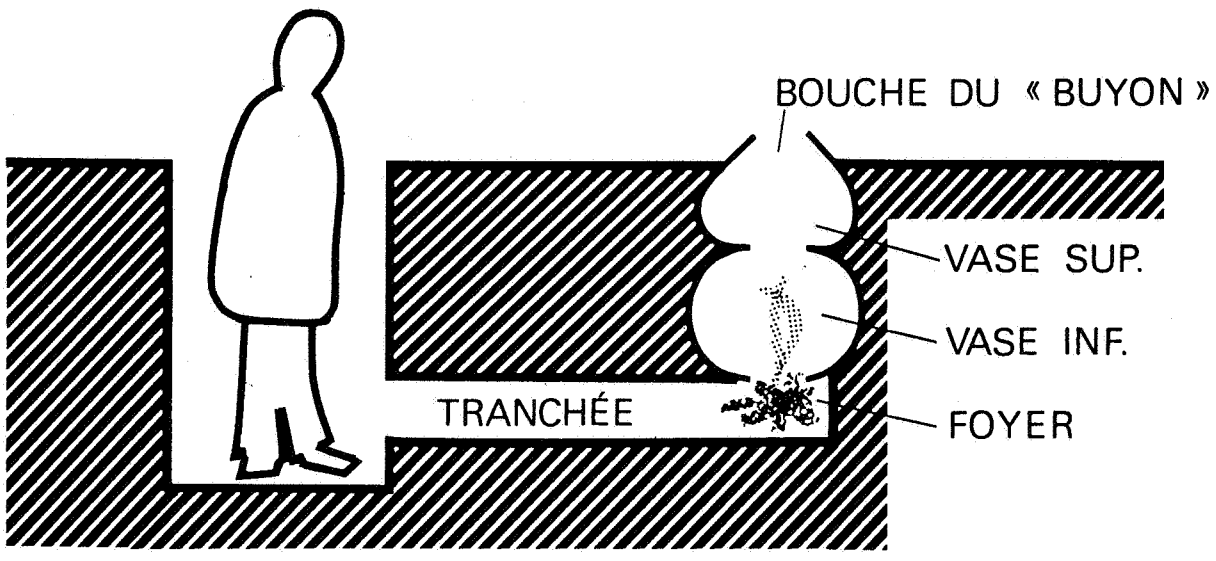
Le «buyon» proprement dit est une sorte de four. Il est formé de deux récipients en argile en forme de cône tronqué, chacun ayant le fond et la bouche ouverts. Ils sont placés l'un sur l'autre et unis par leur base. Les deux récipients sont enterrés, seule restant visible la bouche du récipient supérieur. Par l'ouverture du «buyon», on introduit des petits morceaux de bois spécial qui produisent beaucoup de fumée; en tombant, ces morceaux de bois passent à travers les deux récipients et se déposent dans un trou creusé exprès entre le récipient inférieur et la terre sur laquelle il repose. Une tranchée creusée dans la terre relie ce foyer à l'extérieur; on l'emprunte pour aller placer le bois de chauffage (voir fig. 3).

Le «tendal» *(kára tarati)* est formé de deux troncs minces situés l'un en face de l'autre, à 1.30 mètre de distance, chacun d'eux étant appuyé sur deux rangées de poteaux de 40 centimètres de haut. Cette sorte de chevalet de deux mètres de long environ sert à soutenir le «mango».

Le «mango» est un tronc d'environ 2 mètres de long et de 10 centimètres de diamètre qui repose

[12] Selon nos informations, il existe des «siringas» qui supportent jusqu'à douze godets «tichelas».

Fig. 3. Coupe transversale schématisée d'un «buyon».



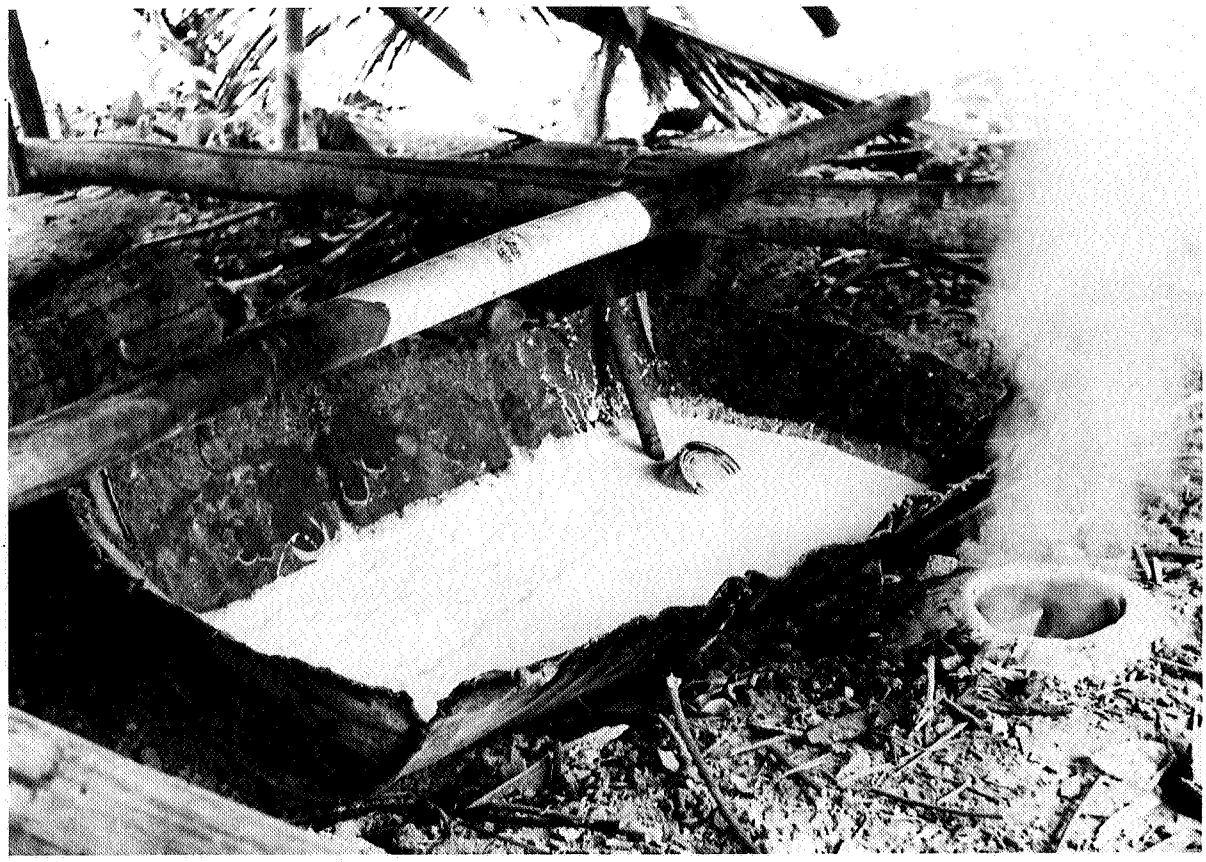


Fig. 4. Phase initiale du processus de «desfumado» ou coagulation par la fumée, du latex. A remarquer en particulier à droite en bas, la bouche fumante du «buyon». Photo du Centro Argentino de Etnología Americana.

sur le «tendal» et fonctionne à la manière d'un axe. On verse sur une longueur de 50 centimètres le latex sur le «mango», qu'on fait tourner lentement au-dessus du «buyon».

Le «toldo» est l'endroit où l'on dépose le latex qui vient d'être récolté; il est de forme rectangulaire et se compose d'un tissu de toile mesurant 1.30 mètre de large sur 1 mètre de long, cousu sur les côtés à 4 baguettes en bois. Le «toldo» est posé sur 4 petites fourches et placé entre les deux traverses qui forment le «tendal», derrière le «buyon». Il est très fréquent d'utiliser un baril coupé verticalement en deux au lieu du «toldo».

La «planchera» *(kára taratí)* est une plateforme rectangulaire en bois de 80 centimètres de large et 50 centimètres de long, sur laquelle on dépose la «bolacha» après avoir procédé au «desfumado».

La première opération du «desfumado» consiste à allumer le «buyon». Comme nous l'avons dit plus haut, on introduit des morceaux de bois qui produisent beaucoup de fumée, par exemple: urucucillo *(sháumachi; Bixa sp)*, sangre de toro *(tëro kuriba; Ogcodeia sp)*, écorce de noix de coco et de châtaignes *(mapo tapa; Bertollethia excelsa)* et autres. Le feu est fréquemment attisé à travers la tranchée qui relie le «buyon» à l'extérieur. Lorsque le «buyon» est allumé, le «siringuero» chacobo verse le contenu du sac en toile gommée dans le «toldo» ou baril qui se trouve derrière le «buyon». Il prend alors un récipient appelé *«wetati»*, qui est simplement une boîte à laquelle on a ajouté un manche en bois; il remplit cette boîte de latex, en verse le contenu sur le sac de toile gommée et place aussitôt le sac au-dessus du «buyon» duquel sort déjà une épaisse fumée. Ce procédé permet au latex de rester aggloméré, en évitant le risque que les bords ne collent, de sorte qu'il puisse être utilisé sans inconvénient le lendemain. C'est alors que commence l'opération du «desfumado». Le «siringuero» prend de nouveau le récipient, il le remplit en le plongeant dans le «toldo» qui contient le latex, et il en verse le contenu sur la partie centrale du «mango», soit sur une longueur approximative de 50 à 60 centimètres; simultanément il le fait tourner sur lui-même en le déplaçant jusque sur la bouche du «buyon» (voir fig. 5) . La fumée solidifie le caoutchouc, qui reste ainsi collé au «mango». Le latex *«kára hënë»*, qui était à l'origine de couleur blanche, prend une teinte jaunâtre au contact de la fumée. Le «siringuero» retire alors le «mango» avec le caoutchouc collé, verse de nouveau du latex sur ce qui a déjà été «desfumado», et ainsi par étapes successives se formera la «bolacha» (boule). Lorsque la mesure journalière de latex est épuisée, le «siringuero» place la «bolacha» (*kárama*) sur la «planchera» et la fait tourner plusieurs fois sur elle-même afin de lui conserver sa forme cylindrique. La «bolacha» restera ainsi jusqu'au lendemain. Cette opération nécessite environ deux heures de travail. Elle

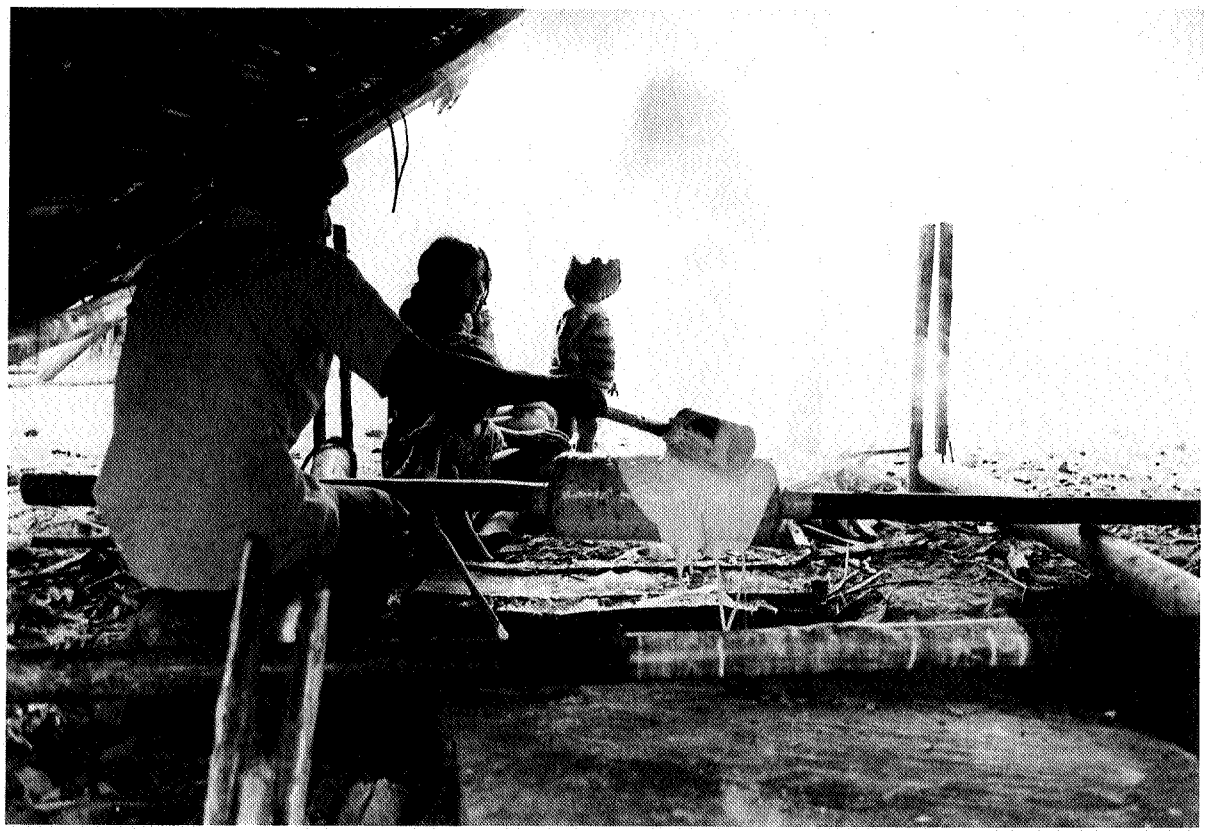


Fig. 5. Processus de «desfumado» et de fabrication de la «bolacha» ou balle. A remarquer en particulier l'écoulement du latex frais sur la balle de latex déjà coagulé. Photo du Centro Argentino de Etnología Americana.

n'est pas aussi fatigante que celle qui consiste à saigner les arbres et à récolter le latex, mais elle est plus insalubre. En effet la fumée pénètre dans les yeux, fait pleurer et tousser au point qu'il est fréquemment nécessaire d'arrêter le travail pendant quelques minutes. On reconnaîtra facilement un «siringuero» à la couleur de ses mains, qui prennent une couleur marron foncé.

L'opération que nous venons de décrire est répétée jusqu'à ce que la «bolacha» pèse entre 100 et 130 kilos, ce qui prend de 9 à 12 jours de travail. On transporte la «bolacha» depuis le «Centre» jusqu'à Alto Ivon où on la pèse; on inscrit dans un registre le nom du propriétaire et le poids et on l'entrepose dans un hangar en attendant de la transporter dans un canot à moteur jusqu'à Riberalta (voir fig. 6). Les résidus du latex qui restent dans le «toldo» ou dans les autres récipients que l'on a utilisés se coagulent naturellement et forment ce que l'on appelle le «cernambi». Ces résidus se détachent périodiquement et sont recueillis avec la «bolacha».

V. Epoque de la récolte

Les travaux dans les «siringales» commencent en mai et se terminent en août, période qui constitue ce que l'on appelle le premier «fabrico». Ils reprennent ensuite de septembre à février: deuxième «fabrico». Les dates sont flexibles et dépendent d'une part du début de la saison sèche, *tsisnatía*, qui peut se produire d'août à septembre et d'autre part du commencement de la *oitia réso* (époque à laquelle cessent les pluies) qui se situe en avril et mai.

L'arrêt du travail dans la «siringale» pendant la *tsisnatía* coïncide avec la période de préparation des abattis *(wai)* pour l'ensemencement qui aura lieu aux alentours de septembre; l'insertion de cette activité dans la nouvelle économie n'a donc pas modifié le calendrier agricole.

Selon les informations que nous ont fournies les techniciens de la Station Expérimentale de Riberalta, la raison de cet arrêt d'activité tient à la diminution de la production du latex, car, lorsque l'arbre à caoutchouc perd ses feuilles, le latex descend jusqu'à la racine. Puis, avec les premiers bourgeons, la sève se concentre à la cime des arbres, ce qui rend la récolte infructueuse.

Au cours de la période *oitia réso*, les terres basses sont trop inondées et rendent impossible l'extraction. Déjà à partir de *oitia* (saison des pluies) – mi-novembre à mars – le travail devient difficile, car le latex se coagule au contact de l'eau et se transforme en «cernambi», dont le prix est très inférieur à celui de la «goma fina».

En principe, on travaille du lundi au samedi, sauf les jours de pluie et de nouvelle lune, car si l'on saigne les arbres le jour où la lune a fini de décroître, les arbres sèchent [13]. Cependant, d'après nos observations, les Chacobo s'accordent quelques jours de repos chaque fois qu'ils ont terminé leur «bolacha».

Fig. 6. Chargement et transport des balles de latex coagulé ou «bolachas» qui vont être acheminées jusqu'à Riberalta. Photo de l'auteur.

VI. Administration et fonctionnement

L'administration du commerce du caoutchouc relève de Rabi Ortiz, un Chacobo de 35 ans désigné par Gilberto Prost, le missionnaire de l'Instituto Linguistico de Verano qui dirigeait la mission il y a trois ans [14]. Rabi Ortiz est devenu le *chama* (= chef) de la communauté et à ce titre il est respecté non seulement par les Chacobo, mais aussi par les «siringueros» blancs installés à Alto Ivon.

Le terrain sur lequel on trace les «estradas» ou routes est la propriété des indigènes, et a été acheté à l'Etat par les missionnaires de l'Instituto Linguistico de Verano. Ortiz attribue à chaque homme un certain nombre de «routes», ceci selon ses possibilités de travail, son âge et la distance d'accès aux «estradas». Chaque homme marié possède deux ou trois estradas, voire davantage, qu'il exploite lui-même, ses fils célibataires pouvant participer aux travaux de récolte. Une fois mariés, ils demanderont qu'on leur alloue leur propre «estrada». Les travaux de récolte et de «desfumado» sont exclusivement réservés aux hommes, les femmes pouvant toutefois contribuer à la préparation du feu dans le «buyon».

Le système de travail mis sur pied par les Indiens est une coopérative dont l'exploitation est confiée uniquement à Ortiz. Les décisions importantes sont prises avec l'accord de quelques autres indigènes résidant à Alto Ivon.

Lorsque l'on a accumulé environ 3000 kilos de caoutchouc – ce qui représente 30 à 40 jours de travail – on les transporte par voie fluviale jusqu'à Riberalta. Le caoutchouc y est vendu à une fabrique de laminage qui paie un peu moins de US$ 2 par kilo de caoutchouc «desfumado». Avec les recettes, on achète des vivres qui seront acheminés jusqu'à Alto Ivon où ils seront écoulés; le reste sert à payer les «siringueros», qui touchent US$ 1 par kilo de caoutchouc. L'excédent est utilisé pour acheter du matériel de travail, ou tout autre bien susceptible de rapporter des bénéfices à toute la communauté, ou est déposé dans une banque afin qu'il rapporte un intérêt.

Quoique ce système de coopérative soit à même de bien fonctionner, il n'en va pas ainsi dans la pratique. Le désir démesuré des jeunes Chacobo de disposer de davantage de main-d'œuvre pour l'extraction du caoutchouc empêche une sélection des nouveaux Blancs qui feront partie de la coopérative. D'après nos observations à Alto Ivon, les Blancs qui cherchaient du

[13] L'idée de l'influence de la lune est complètement étrangère à la mythologie des Chacobo. Il ressort donc à l'évidence que l'on a importé non seulement la pratique de cette activité, mais également quelques-unes des croyances dont elle est l'objet.

[14] La mission est actuellement dirigée par Felipe et Ana Zingg, membres de la Mission suisse.

travail provenaient d'autres «barracas» (petits noyaux de population qui se consacrent à l'exploitation du caoutchouc) et arrivaient dans la plupart des cas couverts de dettes. Lorsqu'ils étaient acceptés dans la coopérative (nous n'avons d'ailleurs enregistré aucun cas de refus), leurs dettes étaient payées par la coopérative. Une partie des recettes provenant de la vente des «bolachas» servait donc à éponger le passif. Au cours de notre séjour, le manque d'argent liquide était tel qu'il a fallu suspendre l'achat d'aliments – farine, riz, sel, sucre, saindoux – normalement prévu après la vente du latex «desfumado».

Les suggestions proposées par l'actuel missionnaire Felipe Zingg, pour résoudre les graves problèmes qui se posaient ne furent guère prises en considération, car les Chacobo firent valoir que, comme il ne consacrait pas son temps à l'extraction du caoutchouc, il ne pouvait pas intervenir dans les décisions.

VII. La karáma et son rapport avec l'horizon mythique

Comme nous l'avons déjà signalé, la tradition orale chacobo fait allusion à la *karáma* et à ses propriétés adhésives. Le texte que nous allons présenter rend compte de la connaissance traditionnelle relative à l'arbre à caoutchouc; de plus il est lié à une thématique très fréquente dans les récits du groupe, celle qui relate les agissements des *yushíni*, sorte d'apparitions divines ou sacrées.

Sur le plan conceptuel général, le terme *«yushíni»* résume pour le Chacobo tout ce qui lui arrive d'insolite, d'étrange, d'inconnu et, dans une plus ou moins grande mesure tout ce qui est redoutable.

Si nous passons maintenant du plan conceptuel à celui de la vie de tous les jours, cet éventail de possibilités qu'englobent l'insolite, l'étrange et le redoutable revêt des aspects concrets qui évoquent l'expérience que le Chacobo a du *yushíni* d'une manière plus vivante. De fait, le texte que nous transcrivons montre le *yushíni* sous l'une de ses nombreuses potentialités: l'être personnification d'une révélation divine [15].

«Le *Kára-yushíni* eut des relations avec une femme. C'était un homme très grand, il portait une couronne, des plumes de tojo, un «moro» [16]. Le mari était parti à la chasse, c'était un vrai Chacobo. Quand il fut parti, le *yushíni* du latex arriva.

La femme était assise dans le hamac. Elle avait cinq enfants. Le *Kára-yushini* entra dans l'enclos[17].

– «Et ton mari?»

– «Il est parti chasser la dinde» dit la femme qui s'appelait *Më?a*.

– «Je vais coucher avec toi».

Ils eurent des relations. Mais après, son pénis ne sortait pas, il restait pris. Leurs jambes restaient bien collées. Il portait un «moro», il nous ressemblait beaucoup. Il se faisait tard.

– «Mon mari va rentrer, retourne chez toi!»

– «Cela m'est égal» dit l'homme. «Qu'il vienne!»

Les enfants pleuraient, ils avaient peur de lui. Le chivé [18] était en train de sécher, la femme ne l'avait pas encore préparé. Son mari arriva à trois heures de l'après-midi.

Les enfants lui dirent: «Maman, voilà Papa qui arrive!»

– «Mon mari est arrivé, il va te tuer!»

– «Il ne va pas me tuer, ma chair est très fine!»

Le mari arriva et entra dans l'enclos. Il vit l'homme:

– «Ah!, tu avais un autre mari!»

– «Cet homme est venu et m'a jetée dans le hamac!»

Il frappa la femme, mais il ne pouvait pas se retirer, ils étaient bien collés. Il donna des coups de poings à la femme, elle pleurait. Le mari voulait tirer des flèches sur le *yushíni* du latex, mais il était comme du caoutchouc, il ne pouvait pas le percer. Il voulait lui donner des coups de machette, mais il n'y parvint pas.

Kára-yushíni s'envola comme un avion en emportant la femme avec lui. Il vola jusqu'à une «siringa». Son membre était toujours dans la femme. Toujours en volant, ils allèrent se loger dans le creux d'une «siringa». Alors la femme cria beaucoup: «Aidez-moi! aidez-moi!», elle ne pouvait pas se lever.

Son mari prit une hache et abattit l'arbre. La «siringa» tomba et en volant ils se mirent une nouvelle fois à la recherche d'un autre arbre, d'un autre hévéa. Ils pénétrèrent à l'intérieur de l'un d'eux. Le mari l'abattit également. Ils sortirent à nouveau, en cherchèrent un autre, le mari l'abattit. Maintenant l'homme était fatigué, les enfants pleuraient.

Le mari appela son beau-père et ses beaux-frères: «le *yushíni* de la «siringa» s'est emparé de votre sœur!» De nombreux beaux-frères arrivèrent. Ils entendirent une voix qui criait: «Papa, aide-moi! aide-moi!»

Les beaux-frères abattirent la «siringa». Quand elle tomba, le couple sortit de l'arbre. Ses parents, son frère, son oncle virent la femme. Le couple ressemblait à un avion. Ils cherchèrent une grande «siringa» et se cachèrent dans la cavité. Les hommes continuèrent à abattre les arbres, ils continuèrent à les abattre jusqu'au lendemain. Ils étaient fatigués.

Le père leur dit de la laisser. Sa pauvre fille resta là. Après un mois, la femme continuait à crier à l'intérieur de la «siringa». Le pénis était toujours en elle. Deux ans s'écoulèrent. Elle resta avec ce mari. Elle ne cria plus. Elle resta là. Voilà comment c'était autrefois».

[15] L'expression *yushíni* renvoie à un ensemble complexe d'idées dont le point commun est la manifestation du pouvoir *(cháma)*. Les Chacobo utilisent ce terme pour désigner les apparitions ou esprits associés au monde terrestre, aquatique, ou aérien; ce terme désigne également l'état que traverse l'homme après sa mort, ou encore la nature des objets qu'utilise le chaman pour guérir ou faire du mal. On le considère aussi comme un élément en rapport avec l'âme.

[16] On appelle «moro» la pièce d'étoffe faite d'écorce battue de l'arbre «bibosi» *(Ficus sp)*, avec laquelle les hommes confectionnent leurs vêtements.

[17] Désigne la limite de la maison.

[18] Le «chivé» est préparé avec du manioc râpé laissé à fermenter entre deux et cinq jours. Puis il est séché au soleil et mis à griller. C'est un aliment très courant dans tout l'est de la Bolivie; on le sert en général avec de la viande.

Fig. 7. Jeune homme Chacobo dans son vêtement traditionnel. Usage aujourd'hui déjà abandonné. Photo Marcelo Bórmida, 1973.

Au début du texte on nous décrit l'aspect extérieur du *Kára-yushíni*, vêtu à la manière traditionnelle des Chacobo; il se distingue premièrement par sa taille. Un autre trait qui, par opposition, nous avertit de ses caractéristiques propres, c'est l'appellation de «vrai Chacobo» désignant le mari de *Më?a*.

A mesure qu'on avance dans le récit, se précise la nature de *Kára-yushíni*, c'est-à-dire d'une part, la matière dont son corps est fait et qui le rend insensible à n'importe quel type d'attaque et, d'autre part, ses propriétés adhésives. De fait, ces précisions relatives à sa nature, ainsi que celles qui concernent son habitat (cavité de la «siringa») sont les éléments qui le distinguent du reste des apparitions *yushíni* et le particularisent comme *Kára-yushíni*.

Néanmoins, ces traits caractéristiques que révèle ce récit lui sont circonscrits et n'ont de valeur que pour la période des anciens, soit des «hombres antiguos» *(bóno síri)*. A notre avis, cette perception du *Kára-yushíni* est le fruit d'une expérience personnelle car, comme cela nous a été rapporté, *Kára-yushíni* n'a presque rien à voir avec ce personnage qui poursuit les femmes.

Selon nos informations, les rencontres avec *Kára-yushíni* lors des parcours journaliers dans les «estradas» sont très sporadiques. De plus les *yushíni* du latex vivent à l'intérieur des grandes «siringas», généralement dans les cavités. Sachant cela, les Chacobo ne se déplacent en forêt que munis de tabac et de papiers à cigarettes, qu'ils allument avant de pratiquer les premières incisions sur une «route» vierge. De cette façon, la fumée éloigne les *yushíni* et les oblige à s'établir dans d'autres arbres qui n'ont pas encore été exploités.

Le travail journalier dans la «estrada» la transforme peu à peu en un lieu connu, presque aussi familier que le village lui-même. Cependant, lorsqu'un bruit se fait entendre pendant le parcours, le Chacobo n'hésite pas y reconnaître la présence de *Kára-yushíni*. Il faut souligner que la perception du *yushíni* du caoutchouc – de même que celle de toutes les apparitions *yushíni* – est auditive, ou olfactive, et très rarement visuelle [19]. Les manifestations du *Kára-yushíni* ne font guère plus que susciter de la crainte.

Mais ce qui cause davantage d'inquiétude que ces rencontres sporadiques, c'est la maladie dont souffre tout «siringuero» – qu'il soit Chacobo ou créole – après avoir consacré une grande partie de sa vie à ce travail. Notre informateur nous a rapporté le cas d'un «siringuero» blanc, Feliciano Aviana, et celui d'un Chacobo, Carmelo Soria:

«Celui qui a travaillé toute sa vie, comme don Feliciano ou don Carmelo, est atteint de cette maladie. Cela se traduit par une douleur à la hanche et même au bras et à l'omoplate. Celui qui toute sa vie a été un «siringuero» ressent des douleurs».

Quand nous l'avons interrogé sur les causes de la maladie, il nous a répondu:

«C'est comme si un ver de terre, dans ce cas *yushíni*, se mettait dans la hanche.... (...) On ne peut pas savoir à quel moment il va s'introduire dans le corps».

Cette maladie dite *pa?ë kásho* (forte douleur de hanche), n'est pas considérée comme une maladie grave, aussi n'a-t-on pas recours au chaman pour la soigner. Nous n'avons obtenu aucune information concernant l'utilisation d'une plante spéciale pour guérir ce mal.

Une autre maladie possible est celle affectant une personne qui s'est endormie sous un hévéa, ce qui, équivaut à dire que, étant en forêt, la personne s'est éloignée de son cadre habituel. Lorsque l'on enfreint cette interdiction, la maladie prend la forme d'une vive douleur dans le corps,

[19] La connaissance qu'a le Chacobo des variantes morphologiques du *yushíni* s'acquiert à travers l'expérience chamanique. Seuls peuvent les voir les *Yobëka* (= chaman) et ceci après ingestion de tabac. Toutefois les très vieux chamans sont à même de les percevoir visuellement sans faire usage de la plante.

surtout dans les extrémités et dans le tronc. Cette douleur est généralement traitée avec des herbes médicinales.

Ce que nous venons d'exposer fait clairement apparaître la distance existant entre la perception de *Kára-yushíni* telle qu'elle ressort du récit, et ce que raconte l'indigène au sujet de son expérience de vie quotidienne. C'est pourquoi nous pouvons affirmer avec quasi-certitude que le récit présenté ici est un récit chamanique, car il nous transmet une vision particulière et personnelle de la réalité.

La puissance de *Kára-yushíni* se matérialise non seulement au niveau de ses actes, mais aussi sur le plan physique. Il possède le pouvoir de prendre toutes les formes désirées, de se déplacer dans les airs, y compris son organisme qui particularise son essence *yushíni* et le rattache au milieu ambiant des «siringales». Dans l'expérience quotidienne, *Kára-yushíni* est perçu, le plus souvent, à travers les bruits, et la crainte qu'il inspire fait que le Chacobo abandonne son «estrada» et retourne chez lui. La manifestation de son pouvoir ne se concrétise pas tant par le mal qu'il fait que plutôt par la crainte qu'il inspire [20].

Le caractère ambivalent de ses intentions s'exprime par la crainte que ressent le Chacobo à l'idée de le rencontrer. Sa signification sous-jacente – commune à toutes les apparitions *yushíni* – est indubitablement associée à la sphère du mal.

Relevons pour conclure que les relations du Chacobo avec *Kára-yushíni* peuvent s'inscrire dans un cadre beaucoup plus général, qui n'est autre que celui des relations entre l'homme et les apparitions *yushíni*, êtres étranges qui jouissent d'une puissance extra-humaine et, en un certain sens, démoniaque [21].

[20] Les agissements des *yushíni* provoquent rarement des maladies mortelles, et quand cela arrive, elles sont en général imputables à un chaman qui les a envoyées pour accomplir ses volontés.

[21] Texte traduit de l'espagnol par M[lle] Marie-Rose Perrin et revu par l'éditeur.

Bibliographie

BAILEY, L. H. *The Standard Cyclopedia of Horticulture.* – London: MacMillan, 1922.

BALLIVIAN, Manuel. *Apuntes sobre la industria de la goma elástica en los Territorios dependientes de la Delegación nacional en el Noroeste y el Departamento de Beni.* – La Paz: Impr. El Comercio, 1896.

BALZAN, Luigi. *De Reyes a Villa-Bella.* Relación del Profesor Luigi Balsan a la Sociedad geográfica italiana. – La Paz: Impr. El Comercio, 1893.

BALZANO, Silvia. *Análisis comprensivo de un relato chacobo.* In: Scripta Ethnologica, Buenos Aires. N° VII, 1982.

BORMIDA, Marcelo. *Investigaciones etnográficas entre los Chacobo.* – In: Scripta Ethnologica, Buenos Aires. N° II, parte 2, 1974.

– *Etnología y Fenomenología. Ideas acerca de una hermenéutica del extrañamiento.* – Buenos Aires: Ed. Cervantes, 1976.

CARDENAS, Martín. *Manual de plantas económicas de Bolivia.* – Cochabamba: Impr. Icthus, 1969.

COIMBRA, Juan. *Siringa. Memorias de un colonizador del Beni.* – La Paz: Ed. Puerta del Sol, 1974.

FINOT, Enrique. *Historia de la Conquista del Oriente Boliviano.* – La Paz: Libr. Juventud, 1978.

HANKE, Wanda. *Los Chacobo del río Benisito.* In: Khana. Revista municipal de arte y letras. La Paz. N° 3/4, 1957.

KELM, Heinz. *Chacobo 1970. Eine Restgruppe der Südost-Pano im Orient Boliviens.* In: Tribus, Stuttgart. N° 12, 1970.

KEMPFF MERCADO, Noel. *Flora Amazónica Boliviana.* – La Paz: Academia nacional de ciencias de Bolivia, 1976.

PROST, Gilberto. *Notas lingüísticas de Bolivia; II: Fonemas de la lengua chacobo.* – La Paz: Instituto lingüístico de Verano, 1960.

PROST, Mariana. *Costumbres, habilidades y cuadro de la vida humana entre los Chacobos.* – Riberalta: Instituto lingüístico de Verano, 1970.

NORDENSKIÓLD, Erland. *Indianer und Weisse in Nordostbolivien.* – Stuttgart, 1923.

SANABRIA FERNANDEZ, Hernando. *En busca de Eldorado.* – La Paz: Libr. Juventud, 1973.